

Dimanche 23 septembre 2012  
25<sup>ème</sup> dimanche du temps ordinaire (B)



**ÉVANGILE**

**Selon saint Marc 9, 30-37**

Jésus traversait la Galilée avec ses disciples, et il ne voulait pas qu'on le sache. Car il les instruisait en disant : « Le Fils de l'homme est livré aux mains des hommes ; ils le tueront et, trois jours après sa mort, il ressuscitera. » Mais les disciples ne comprenaient pas ces paroles et ils avaient peur de l'interroger. Ils arrivèrent à Capharnaüm, et, une fois à la maison, Jésus leur demandait : « De quoi discutiez-vous en chemin ? » Ils se taisaient, car, sur la route, ils avaient discuté entre eux pour savoir qui était le plus grand. S'étant assis, Jésus appela les Douze et leur dit : « Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous et le serviteur de tous. » Prenant alors un enfant, il le plaça au milieu d'eux, l'embrassa, et leur dit : « Celui qui accueille en mon nom un enfant comme celui-ci, c'est moi qu'il accueille. Et celui qui m'accueille ne m'accueille pas moi, mais Celui qui m'a envoyé. »

## HOMÉLIE

**Titre : La grandeur d'un enfant!**

### RÉFÉRENCES BIBLIQUES

**ÉVANGILE** | Marc 9, 30-37

Nous commençons aujourd'hui une série de 6 dimanches, dans l'évangile de Marc, ayant pour thème : **Suivre le Christ, c'est prendre le chemin du petit, du pauvre, du serviteur.** En ce dimanche, pour illustrer ce que le Christ veut nous dire, l'évangéliste Marc utilise l'image d'un enfant, qui n'avait à son époque, aucun droit. L'enfant était le dernier dans l'ordre social. Mais quelle Parole de Dieu peut naître aujourd'hui? Quels messages peut-on retenir de l'évangile qui nous est proposé?

- 1. Un chemin de croix :** Pour la 2<sup>e</sup> fois, dans l'évangile de Marc, le Christ nous rappelle que le chemin de croix fait partie de notre itinéraire. Pourquoi? Tout simplement parce qu'être chrétiens, disciples du Ressuscité, c'est emprunter un chemin qui bouscule nécessairement les grands, les bien pensants, c'est-à-dire ceux qui croient détenir la vérité sur Dieu et sur le monde, et qui ont la certitude d'être dans la vérité...Mais qui sont-ils ceux-là? On les retrouve un peu partout dans l'Église et dans la société :

- 1) Dans l'Église :** Ce sont souvent des dirigeants, des spécialistes de la religion, qui savent eux, ce que Dieu veut et ce qu'il ne veut pas. Ils sont souvent dogmatiques et ils imposent leurs règles à tout le monde. Ils se donnent du pouvoir sur les autres, au nom de Dieu. Saint Marc, dans son évangile d'aujourd'hui, y fait référence : « *Ils arrivèrent à Capharnaïm, et, une fois à la maison, Jésus leur demandait : De quoi discutiez-vous en chemin?* » (Mc 9,33). Marc, en peu de mots, décrit très bien la réalité de son temps et du nôtre. À la question du Christ, les disciples gardent le silence : un silence complice, lourd, coupable, un silence qui en dit long sur leur incompréhension de la mission chrétienne : « *Ils se taisaient, car, sur la route, ils avaient discuté entre eux pour savoir qui était le plus grand* » (Mc 9,34). Encore aujourd'hui, dans notre Église, certains

disciples, se croyant supérieurs aux autres, oublient le sens de leur mission. À ceux-là, la question du Christ de l'évangile demeure très pertinente : **De quoi discutiez-vous en chemin?** De pouvoir, d'autorité? De dogmes? De règlements? Ou bien de service? De miséricorde? De pardon? La réponse nous appartient...

Je pense qu'on aurait intérêt à lire les propos du cardinal Carlo Maria Martini, l'ancien archevêque de Milan, qui s'est éteint le 31 août dernier. Dans une entrevue qu'il faisait avec un journaliste italien, au début du mois d'août, il disait : « **L'Église est fatiguée. Notre culture a vieilli, nos églises sont vastes et vides et la bureaucratie de l'Église se développe de plus en plus. Nos rites et nos habits sont pompeux. Nous nous trouvons dans la situation du jeune homme riche de l'évangile qui s'éloigne, empli de tristesse, alors que Jésus l'appelle à devenir son disciple...L'Église est en retard de 200 ans. Aurions-nous peur? La peur au lieu du courage? Et pourtant, la foi, la confiance et le courage sont les fondements de l'Église...** »

- 2) **Dans la société** : Dans la société, il y a aussi certains incroyants qui agissent de la même façon que les premiers. Ils se croient, eux aussi, détenteurs de la vérité. Ils fondent souvent leur incroyance et ils définissent leur athéisme, à partir des frustrations de la religion de leur enfance. Ils crient haut et fort leur certitude de l'inexistence de Dieu et ils sont convaincus que la foi n'appartient qu'aux naïfs et qu'à ceux qui ont peur de l'enfer ou de la mort. Dans le livre : **Heureux sans Dieu** qui est paru aux éditions VLB, sous la direction de Daniel Baril et de Normand Baillargeon, on y retrouve 14 témoignages de personnes qui crachent littéralement sur tout ce qui est religieux et qui le font avec mépris, condescendance et arrogance.

Un prêtre de mon diocèse qui a lu ces témoignages, a écrit ceci : « **Ces textes nous rappellent un tas d'ambiguïtés non assumées : les bondieuseries, les grandeurs et les misères des systèmes religieux, les frustrations nos assumées du catholicisme québécois d'hier et d'aujourd'hui. Ce qui me désarme en lisant ces témoignages, c'est l'extrême vulnérabilité**

**de l'athée qui se fait athée d'une religion lâchée comme un vêtement d'enfant devenu trop serré. À quand un athéisme vraiment mûri par la réflexion scientifique et la critique éclairée? »** Une chose est certaine : Le croyant qui a la certitude de l'existence de Dieu est aussi dangereux que l'athée qui est certain de son inexistence. La certitude crée l'intégrisme et l'intégrisme privilégie le fanatisme.

À un professeur universitaire, un exégète que j'aime beaucoup, André Myre, à qui je demandais comment peut-on parler de Dieu aujourd'hui? Il m'a répondu : **« On ne devrait jamais parler de Dieu, parce que nous parlons à l'aide de mots et de concepts, et qu'il n'en existe aucun pour dire ce qui n'est pas un être, mais le fondement du fait qu'il y a des êtres...De notre côté des choses, qui est celui des êtres humains que nous sommes, ce qui nous unit d'abord, c'est l'intelligence et l'amour qui disent le sens des choses. Ce qui nous unit ensuite, c'est le fait qu'en cherchant à penser Dieu, il n'y a pas de différence entre l'athée et le croyant, personne ne sachant de quoi il parle. Dire qu'il existe ou qu'il n'existe pas, n'a pas de sens, car comment dire qu'existe ou n'existe pas la réalité censée expliquer l'existence des choses. De fait, en parlant d'athée et de croyant, nous ne parlons pas de Dieu mais portons un jugement de valeur sur la religion, ce qui est une tout autre question. Il y a donc des insensés aux deux extrêmes : soit ceux qui sont sûrs que Dieu existe et ceux qui sont sûrs qu'il n'existe pas. Entre les deux, il y a ceux qui ne sont sûrs de rien, et c'est la grande majorité des humains »**.

- 2. Un enfant :** Dans le monde antique, l'enfant est considéré comme une bénédiction pour la famille, en tant qu'il sera l'adulte de demain. Mais attention! L'enfance n'est pas considérée pour elle-même. Au contraire, les enfants n'ont aucun droit; ils sont à la merci des grands. L'attitude du Christ de l'évangile de Marc apparaît donc comme radicalement neuve. Elle s'exprime en 2 scènes parallèles qui se renforcent l'une l'autre : *« Prenant alors un enfant, il le plaça au milieu d'eux, l'embrassa et leur dit : Celui qui accueille en mon nom un enfant comme celui-ci, c'est moi qu'il accueille. Et celui qui m'accueille ne m'accueille pas moi, mais Celui qui m'a envoyé »* (Mc 9,36-37). Et, un peu plus loin dans le même évangile, Marc nous dit :

*« Des gens lui amenaient des enfants pour qu'il les touche, mais les disciples les rabrouèrent. En voyant cela, Jésus s'indigna et leur dit : Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas, car le Royaume de Dieu est à ceux qui sont comme eux. en vérité je vous le déclare, qui n'accueille pas le Royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera pas » (Mc 10,13-15)*

Ce qui veut dire que le Christ de l'évangile voit dans l'enfant, le faible par excellence, celui qui est sans défense, qui n'a aucun pouvoir, ni aucune autorité, et, en même temps, celui qui est disponible et ouvert sur l'avenir. Donc, accueillir l'enfant, lui ressembler, s'identifier à lui, ce n'est pas imposer ses vues aux autres; c'est tout le contraire : c'est accepter une remise en question radicale, renoncer à soi-même pour devenir disciples du Christ. C'est assumer notre condition humaine jusqu'au bout. C'est prendre le même chemin que lui, celui de l'amour inconditionnel, celui du pardon, du don de soi, du service des autres. Évidemment, sur ce chemin, nous rencontrons nécessairement la croix, car on y rencontre aussi ceux qui ont la certitude que le chemin leur appartient. Par ailleurs, la croix n'a pas le dernier mot : elle débouche sur la Résurrection. Et si la croix est un échec, comme le dit bien le théologien français Michel Hubaut, il ne faut surtout pas la sacraliser; il faut simplement lui donner une signification.

En terminant, je voudrais simplement vous partager cette belle réflexion de l'exégète français Jean Debruyne, sur l'évangile d'aujourd'hui : **« Dans l'évangile, les disciples sont tous là à discuter pour savoir qui sera le plus grand, le plus fort, et Jésus leur donne en leçon un petit enfant. Dieu ne se retrouve pas chez ceux qui veulent être les plus grands; c'est dans ce petit enfant qu'il se reconnaît. Et en même temps, quelle merveilleuse fenêtre ouverte sur la résurrection! Il parle de sa mort et nous montre un enfant. C'est que la mort de Jésus sera une naissance. Et si ce petit enfant c'était chacun de nous? »**

Au fond, l'enfant est le plus grand!

**Raymond Gravel** ptre  
Diocèse de Joliette.